

Courtepointe

de Marie-Thé Morin
(Texte de théâtre en chantier)
Version du 16 juin 2026

Présentation et réflexion de l'auteure

La présente version est loin d'être la version définitive. Au cours des prochains mois, je poursuivrai le travail entrepris dans ces pages, autant sur le plan de la structure, que des personnages et des situations.

La structure du texte est présentée comme une mosaïque, ou plus précisément, comme une courtepointe. Chaque petit carré devient ou deviendra une petite histoire en elle-même qui peut être présentée individuellement. Mais l'ensemble du texte sera une courtepointe dont la beauté dépend de la somme de tous ses petits carrés rassemblés.

L'idée même de la courtepointe est venue des femmes que nous avons rencontrées, Janie Myner et moi, en avril et mai 2026. Dans les conversations, il y avait un thème récurrent : l'idée du rassemblement autour d'une courtepointe pour partager des histoires de vies et sortir de l'isolement, particulièrement en milieu rural.

Je n'impose aucunement dans ces pages une vision de mise en scène. En fait, je souhaite que le texte puisse vivre selon la vision de plusieurs metteurs en scène à l'avenir. Mais dans l'immédiat, pour écrire le texte, j'imagine les femmes réunies autour de la courtepointe, comme un objet et un projet qui permet de se confier à l'autre, par-delà les différences d'intérêts et les époques. Des « fantômes » veillent sur elles, des gardiennes d'un savoir ancestral et d'un vécu aujourd'hui inimaginable.

Toutes les scènes, vous l'aurez compris, sont encore à l'état embryonnaire. D'autres ont déjà été commencées que je n'ai pas incluses ici, car elles sont à une étape d'élaboration et de construction.

Il faut comprendre qu'un projet dramaturgique d'une telle ampleur, qui comprend des phases de recherche et de rencontres, prend minimalement 6 à 8 mois.

Pour le moment, j'utilise les prénoms des femmes que j'ai rencontrées pour les personnages; mais si elles souhaitent ne pas être identifiées, je changerai les noms des personnages.

J'ai aussi puisé et je vais continuer de puiser dans le livre LA PART DES FEMMES, IL FAUT LA DIRE (livre réalisé par la FCCF dans les années 1980) pour poursuivre mon écriture.

Et la suite...

Au cours des prochains mois, je poursuis le travail commencé depuis avril 2026. Mon objectif est d'arriver à une œuvre qui peut être jouée et produite par une troupe de théâtre, qu'elle soit communautaire ou professionnelle. À l'heure actuelle, plusieurs personnes retraitées

assouvissent leur passion du théâtre qui avait été enfouie pendant des années sous les obligations professionnelles. Les théâtres communautaires sont toujours à la recherche de pièces et les textes inédits sont toujours extrêmement populaires.

Je vais aussi proposer le texte à ma maison d'édition, Prise de parole, pour publication. C'est une excellente manière de faire connaître cette œuvre et les femmes dont elle révèle la vie, les défis et les accomplissements au fil du temps.

Si, pour les besoins dramaturgiques du texte, j'ai pris et je prends certaines libertés, l'essence des récits qu'on m'a partagés demeure intacte.

Remerciements

Je remercie Janie Myner pour la confiance et le soutien offert tout au long du processus.

Je remercie spécialement toutes les femmes qui ont participé à cette belle aventure en acceptant de raconter des anecdotes et des histoires : Sylvie Gravelle, Joanne Landry, Louise Lavictoire, Jojo, Ginette Quesnel et Janie Myner.

Je tiens à remercier l'historienne Marie Lebel de Hearst qui m'a partagé des lettres écrites par Stéphanie en 1928. Elles apportent un témoignage puissant sur la vie des femmes pionnières dans le Nord de l'Ontario à cette époque-là.

Personnages

À l'heure actuelle, le texte s'articule autour de huit personnages principaux et deux personnages secondaires. Comme les scènes, elles sont encore en développement et s'étofferont dans les prochains mois.

Dans les dialogues, j'ai tenu à respecter la couleur du parler de chaque personnage.

5 personnages du temps présent (inspirées des rencontres)

Ginette, agricultrice, femmes d'affaires et pionnière du mouvement de l'UCFO

Louise, aventureuse à la retraite, femme curieuse, mais calme, qui écoute beaucoup. Elle aussi a le français à cœur. Son caractère posé fait contrepoids à celui de Joanne, beaucoup plus expressive et affirmée.

Jojo, ex-agricultrice, peintre à ses heures. Elle porte la poésie de l'abeille, métaphore du regroupement de l'UCFO et du travail acharné des femmes.

Joanne, gardienne des souvenirs de l'UCFO. Une ressource inépuisable de détails, une bibliothèque capable de valider toutes les informations. Elle apporte aussi beaucoup d'humour en commentant les conversations.

Sylvie, enseignante, présidente d'un cercle de l'UCFO. Elle a failli perdre sa langue lorsqu'elle a travaillé à Toronto. Depuis, elle continue le combat pour que se maintienne et fleurisse la langue française en Ontario.

*Note : Deux personnages de notre temps, **Janie** et **Marie**, sont en conversation avec **Rosalba** et **Gertrude**, personnages d'une autre époque qui reviennent à la vie dans la pièce.*

3 personnages disparus que je fais revivre

Rosalba, maîtresse d'école, grande voyageuse et précurseure scientifique. Elle porte le thème de l'éducation. Elle a des conversations intemporelles avec sa petite-fille, Janie.

Gertrude, infirmière sorcière, qui a un savoir des plantes et des remèdes d'autrefois. Elle représente un savoir perdu qui a permis aux humains de survivre à une époque où la médecine n'était pas accessible à tout le monde.

Stéphanie, pionnière installée à Hearst dans les années 1920. Ses lettres témoignent de la dure réalité de la vie, sans électricité et sans toutes les commodités que l'on tient pour acquises aujourd'hui. Stéphanie doit composer avec une pauvreté et un isolement extrêmes vécus par bien des femmes en particulier en l'absence de leur mari parti travailler dans les chantiers. Le personnage est inspiré de lettres obtenues dans le cadre d'un autre projet d'écriture dramatique, mais qui n'avait pas été utilisé à ce moment-là.

Introduction

Les cinq femmes du temps présent entrent en apportant des carrés de tissus disparates. Sur une table, le début d'une courtepointe.

Sylvie

Un cercle...

Joanne

Qui se rassemble autour de petits carrés.

Louise

Des petits carrés pour faire une courtepointe. Mais c'est plus que ça.

Sylvie

C'est pour partager nos histoires.

Jojo

On est comme des abeilles qui arrêtent pas.

Sylvie

Qui bourdonnent.

Ginette

J'avais besoin de voir du monde.

Louise

Voir du monde, voyager.

Joanne

Voyager! J'te dis qu'on avait du fun pendant nos voyages dans l'Nord!

Louise

On avait tellement de fun qu'on voyait pas le temps passé!

Joanne

J'avais besoin de voir du monde.

Toutes

Sortir de l'isolement.

Sylvie

Pis comme toutes les carrés de la courtepointe qu'on tissent ensemble...

Joanne

Les cercles, c'est nos vies qui font des boucles pis qui se rejoignent.

Louise

C'est de la débrouillardise.

Jojo

De la solidarité.

Sylvie

De l'éducation.

Joanne

C'est se tenir debout pour ce qui est juste...

Toutes

Pour toutes les femmes.

C'est sortir de l'isolement.

Elles s'assoient autour de la courtepoinle, sauf Louise.

Sortir de l'isolement, sortir de chez soi

Louise :

Je me souviens, ça faisait pas tellement longtemps que j'étais membre de l'UCFO. J'suis devenue membre à cause que ma mère était membre de l'UCFO. Pis à l'âge de 32-33 ans, ma quatrième avait peut-être un an, pis là, j'ai décidé de faire quelque chose avec ma mère. Pis sa mère avait été dans l'UCFO elle aussi, pas sa mère à elle, mais sa belle-mère avait été dans l'UCFO elle aussi, fait qu'elle était une des fondatrices. C't'une histoire de famille.

Y avait des parades d'la Saint-Jean-Baptiste, pis on avait fait un char allégorique, pis sur le char allégorique, y avait plusieurs membres avec la robe de l'UCFO. C'était une vieille wagon, comme on appelle, parce que mon oncle était fermier, fait qu'il avait prêté la wagon.

On avait mis des courtepointes là-dessus, tu sais, pis d'autres choses d'artisanat qu'on faisait là, les femmes.

Joanne

Moi, c'était Jeannine Quesnel qui avait dit à mon mari : « Oh, ta femme devrait être intéressée de rentrer dans l'Union culturelle. »

Moi, j'étais contente parce que je venais pas de Chrysler pis que je connaissais pas vraiment les gens de Chrysler. Ça fait que moi, vraiment, toutes les madames... Ouin, c'était des madames pour moi, parce que, moi, quand j'ai rentrée, j'étais jeune, là, peut-être que j'ai rentrée dans les 29, peut-être 28 ans quand j'ai rentré là-dedans. J'étais comme la petite fille, pis toutes ces madames-là étaient de l'âge de ma mère, c'était comme mes mamans, on aurait dit. C'est ça que j'ai aimé. Elles parlaient de différentes choses, pis c'est comme ça que tu les apprenais, ou si tu avais un problème de couture, elles t'aidaient.

Moi, je les appelais mes mamans. Pis aussi, y en avait qui conduisaient pas, ça fait que moi, j'allais les chercher chez elles, pis j'les amenais aux rencontres.

Temps. Sylvie médite en travaillant sur la courtepointe.

Sylvie

Je trouve que les gens se parlent pus autant que dans le temps.

Je me souviens, tout le monde se connaissait. On jouait toute ensemble, les enfants. Ça veut dire que toutes nos mères parlaient ensemble, discutaient ensemble, pis c'était une manière pour elles de se rencontrer, pour jaser, pis nous autres, ben, ça nous faisait des amies.

Parce que veux, veux pas, en campagne, on est loin, là. Quand tu regardes ça, le rural aujourd'hui, c'est tout proche, là, parce que les villages ont beaucoup grandi. Mais dans le temps, les villages étaient loin.

Les maisons étaient loin, pis tu te retrouvais toute seule. Comme les femmes se rencontraient, les enfants se rencontraient aussi, pis c'est pour ça que je dis toujours que les familles sont tissées serrées. Parce que, dans le fond, tu connaissais tout le monde pis tu finissais par en marier un.

Louise

Oui, comme mes parents, ils restaient dans le même rang. Dans ce temps-là, t'appelais ça le rang. Les fermes appartenaient à différentes familles.

C'étaient pas des grosses fermes comme aujourd'hui.

Mes parents, ils se sont rencontrés. Ils se connaissaient, mais c'est juste plus tard, adultes, qu'ils se sont vraiment rencontrés, pis qu'ils se sont fréquentés, pis qu'ils se sont mariés, là.

Jojo

T'as-tu été présidente de l'UCFO à Saint-Albert, Ginette? Présidente de l'Union culturelle?

Ginette

Oui, j'ai remplacé ma mère. Elle avait été présidente pendant des années. Oui. C'était son club, son cercle. Ça fait 40 ans que je suis là.

Louise

T'étais-tu là juste parce que ta mère faisait partie de l'UCFO?

Parce que t'es tombée dedans quand t'étais petite?

Ginette

Non! J'avais besoin de voir du monde.

Parce que vous saurez que, les vaches, c'est l'fun, mais ça parle pas fort.

Jojo

Ça fait juste donner des coups de kick ou bedon des coups de queue.

Ginette

Pis là, t'arrives au déjeuner pis ça parle de vaches. J'avais besoin de voir d'autre monde pis de parler d'autre chose.

Joanne

Moi, ça me faisait comme ma sortie du mois. Ça te change les idées. Moi, j'étais toujours avec des enfants. Tu finis par parler bébé. Moi aussi, j'aime ça parler d'autre chose. Comme Ginette.

Ginette

Y avait un cercle à Moose Creek dans l'temps, mais je connaissais pas de monde à Moose Creek, sauf ma belle-mère. Mais, à Saint-Albert, y avait ma mère pis j'avais... je pense trois de mes sœurs qui étaient là.

Puis je connaissais toutes les madames qui étaient à St-Albert parce que ça faisait rien que trois ans que j'étais pus là. C'est pour ça que je suis allée à St-Albert. Depuis, le cercle de Moose

Creek a fermé. Je me dis que j'aurais pu aller à Moose Creek, ça m'aurait permis de connaître plus vite les gens de Moose Creek.

Louise

Ce qui était vraiment le fun aussi, c'était les voyages en autobus. De pouvoir rencontrer d'autres femmes, de partout dans province.

Joanne

Ah, oui! Une fois, on est allé à Timmins, c'est 11 heures d'autobus, et pis y avait Louise Bailey qui était assise en arrière de moi, pis elle dit, moi, je le sais pas, mais vous avez jamais arrêté de parler pour 11 heures de temps. On avait toujours quelque chose à dire. On n'avait pas trouvé la route longue!

Pis on a fait Cochrane aussi. Ces routes-là, c'est long en autobus. Mais on avait du fun, on s'ennuyait jamais.

Sylvie

J'ai eu la chance de rencontrer tout le village, pis rencontrer toutes les dames d'Embrun parce qu'on est un gros groupe, pis à chaque réunion, elles disaient, ben ça, c'est notre petite nouvelle de Toronto, là, là. Faut que vous appreniez à la connaître.

Pis elles me faisaient répéter les noms de tout le monde, pis encore, y a des noms que j'ai toujours pas en tête.

Moi, je les ai toujours appelés mes abeilles parce que je trouvais qu'y étaient toutes ensemble. Ça bourdonnait, ça parlait, ça jasait, ça riait, c'était tout le temps intéressant de les voir aller, pis les entendre raconter leurs histoires.

Abeilles

Jojo

On avait toujours des abeilles quand on était jeune.

Dans les ruches, y a plusieurs, plusieurs petites jobines que toutes les abeilles y ont à faire.

Y a des garde-malades.

Y a des abeilles qui s'occupent complètement de nettoyer la reine.

Entrée de Gertrude, l'infirmière rebelle.

Y en a d'autres qui s'occupent de lui donner du manger, qui est la gelée royale.

D'autres, c'est des ouvrières qui partent le jour pis qui reviennent avec toutes les pattes pleines de nectar pour être capables de faire du miel.

Entrée de Rosalba, la voyageuse éducatrice et érudite.

Y en a d'autres qui s'occupent de mettre le miel dans les petits alvéoles.

Y en a d'autres qui s'occupent de faire certain avec leurs ailes que les alvéoles, y a pas d'eau dedans. Elles les assèchent.

Quand qu'y a pus d'eau dedans, elles vont *sealer* les petites alvéoles.

Elles mettent de la cire tout partout, sur toutes les petits trous, sur toutes les petites alvéoles.

C'est quand même beaucoup de travail pour les abeilles.

Entrée de Stéphanie, la pionnière de Hearst.

Louise

Y parait que les vieilles ouvrières restent sur les fleurs la nuit.

Apparemment qu'elles rentrent pas à la ruche.

Jojo

Parce qu'elles sont fatiguées. Quand elles ont tant voyagé toute la journée, elles restent sur les fleurs, elles reviennent juste le lendemain. Mais elles peuvent se faire manger entre-temps par des oiseaux qui passent.

Y a des abeilles qui reviennent jamais à maison.

C'est pour ça qu'il faut toujours qu'il y ait des nouvelles petites abeilles à chaque jour qui viennent au monde pour être capables de remplacer les celles qui décèdent.

Parce que ça dure comme 40 jours une abeille.
Après 40 jours, elle meurt d'avoir trop travaillé.
C'est ça qu'est l'histoire de l'abeille.

Louise

C'est ça qu'y a souvent été l'histoire des femmes. Elles duraient plus longtemps que 40 jours, mais elles aussi, elles mouraient souvent d'avoir trop travaillé.

Rosalba, Gertrude et Stéphanie ont pris place derrière les cinq autres femmes qui travaillent la courtepointe. Elles demeurent, pour l'instant, invisibles aux yeux des femmes du cercle.

Janie entre à son tour et rejoint le cercle.

Rosalba s'avance à sa hauteur.

Janie la présente.

Les grandes voyageuses

Janie

Rosalba Bellefeuille.

On sait pas d'où elle a eu ce nom-là. Elle habitait à Hawkesbury avec sa famille et elle a fait son école normale, puis elle a décidé d'aller enseigner à Fauquier.

Rosalba

J'ai pris mon petit baluchon, puis je suis partie à 16 heures de route de chez nous pour aller enseigner. À Fauquier. C'pas gros Fauquier.

Janie

C'pas gros aujourd'hui, faque imagine à l'époque!

Rosalba

À Fauquier, quand j'arrive, les employés du moulin à scie prennent une gageure, parce qu'y avait pas souvent des filles qui s'installaient là-bas.

Donc là, y ont pris une gageure pour savoir qui était pour sortir avec la maîtresse.

Charles, mon beau Charles, est le neveu du propriétaire du moulin à scie. Y est arrivé à Fauquier pour travailler chez son oncle pis il faisait partie des gars qui ont fait la gageure.

Il vient me trouver à l'école puis il dit :

Janie

« Madame, j'ai un problème. J'espère que vous pourriez m'aider à le régler. Je parle pas anglais, moi. Pourriez-vous me donner des cours d'anglais particuliers? »

Rosalba

J'y pense un peu, j'le regarde, y est pas pire pantoute, pis je finis par accepter.

Un an plus tard, Charles me fait la grande demande. Mais il veut retourner dans sa famille à Matapédia.

Janie

Qui prend mari prend pays!

Rosalba

Je prends mes clics pis mes claques, pis je suis mon beau Charles là-bas.

Mais les hivers sont vraiment durs à Matapédia. Y a de la neige à pus finir. Les enfants ont jamais vu une tomate rouge sur le plan parce que l'été est pas assez long pour qu'on puisse avoir des tomates rouges.

Je tricote, je raccommode, je fais tout. J'ai douze enfants. Ça me travaille en dedans.

Une journée, je me lève, pis je dis à Charles :

« J'en peux pus. Tu me ramènes chez nous ou ben c'est fini. Tu t'occuperas des douze enfants. Moi, j'en ai plein mon casque. »

Janie

Faut imaginer ma grand-mère qui fait 4 pieds et 10. Je sais pas où est-ce qu'elle a mis les douze enfants quand elle était enceinte.

Rosalba, c'était la force tranquille. Rosalba, quand elle disait quelque chose, fallait que ça tienne. Une journée, mon grand-père dit qu'il y a un contrat potentiel pour faire la slag, clairer les arbres aux abords de la rivière des Outaouais quand y ont fait les barrages pis que l'eau a monté à Hawkesbury.

Rosalba

Donc, il prend ce contrat-là. Il trouve une maison sur la route 34 à Hawkesbury. Puis là, il m'annonce : « J'ai un contrat, on s'en retourne. » On part.

Imagine ça, ma petite fille! Imagine un cortège de voitures, camions, vaches, veaux, chèvres, tout ce qu'on avait, toute la machinerie aussi. On part.

On s'en vient jusqu'en Ontario à partir de la Matapédia.

Janie

Il fallait vouloir. Il fallait le faire. Tout ce beau monde arrive en Ontario.

Janie et Rosalba se regardent, complices.

La récupération

Janie

En 2012, ma mère s'occupait de la Courtepointe des valeurs, the *Quilt of Valour*. C'est une courtepointe qui a été faite justement pour l'événement et qui se fait transporter à chacun de ces événements-là, à chaque année. Ça prend douze camions pour la transporter. C'est incroyablement grand, c'est incroyablement beau.

Chaque année, y a des dames qui amènent des courtepintes qu'elles ont faites pour être primées. Puis ma mère avait remarqué la grosse différence dans les courtepintes. Les femmes francophones réutilisaient les vêtements usés. Elles travaillaient dans un contexte de récupération. Pour rien perdre.

Les femmes anglophones, elles, leur concept d'une courtepointe, c'était un *Hair Loom Quilt*. En d'autres mots, je fais ça pour ta dot. Je fais ça pour marier ma fille. Je lui donne quelque chose. Et donc, ces femmes-là allaient acheter du tissu neuf. Et généralement, c'était dans des couleurs très, très voyantes. Tandis que nous, les Francophones, y avait une sobriété. Y avait pas beaucoup de couleurs, y avait toujours un fond blanc. Parce que c'était c'était moins cher et c'était ce qui était disponible.

Cette culture de récupération, ça existait depuis longtemps. Pendant la guerre, les manufacturiers ou les vendeurs de farine se sont rendu compte que les femmes utilisaient les poches de farine pour faire du linge tellement elles avaient pas de moyens.

Et donc, y ont commencé à imprimer les poches de farine avec toutes sortes d'affaires. Fait que là, il y avait des poches de farine avec des fleurs, avec des carreaux, avec des ci, avec des ça. Puis, les femmes prenaient ça pour faire des vêtements. Mais au moins, les vêtements étaient jolis.

C'était vraiment les francophones qui faisaient ça parce qu'ils étaient bien moins nantis que les anglophones.

Jojo

Moi, je gaspille rien! Quand j'enlève mes carottes dans mon jardin à la fin de l'automne, j'ai toujours une boîte de terre dans maison, puis je les replante dedans. Elles restent aussi bonnes même après X mois, parce que je les place dans ma chambre froide.

Donc, elles restent très belles. Les patates, c'est la même chose.

Rosalba

Moi, au sous-sol, j'avais des carrés, là, littéralement des carrés pleins de sable. J'mettais les patates dans l'un, les carottes dans l'autre. Pis les navets dans un autre. J'en avais toute une série, là. Puis on mangeait ça tout l'hiver. Quand j'avais des tomates vertes puis que c'était à la fin de l'été, je les enveloppais dans du papier journal puis je les mettais dans des boîtes à souliers.

Jojo

Oui. Dans cave, à noirceur.

Rosalba

C'était la job des petits. À chaque samedi ou dimanche, j'les envoyais rouvrir les boîtes pour qu'ils sortent les tomates rouges.

Rosalba rejoint Gertrude et Stéphanie derrière le cercle.

Femmes en affaires

Jojo :

J'ai été cultivatrice avec une ferme laitière à Saint-Albert. On avait 125 têtes puis on avait des petits veaux.

Ginette

J'ai une ferme laitière à Moose Creek. Mais je suis née ici, à Saint-Albert. Y en a qui disent que mon corps est à Moose Creek, mais que mon cœur, y est toujours à Saint-Albert.

On a une ferme laitière, on a trois de nos cinq enfants avec nous autres. J'ai deux sites de production.

Louise

Ça prend ça, d'avoir l'aide des enfants.

Ginette

Oui, oui. Moi, je vais pus à l'étable, je fais la comptabilité.

Mon mari est encore très impliqué dans le jour au jour, là. Moi, je fais la comptabilité puis je suis grand-maman.

Jojo

C'est une job importante, ça.

Ginette

Des fois, c'est assez intense.

Joanne

Non seulement ça, mais elle était présidente du conseil d'administration de la fromagerie. À St-Albert.

Ginette

Oui, j'ai fait ça.

Joanne

Mais elle le dit pas, tsé!

Comment t'as vécu ça, toi, devenir présidente d'un conseil d'administration dans un temps où y en avait pas beaucoup de femmes qui avaient des postes de pouvoir ? Comment tu t'es rendue là ?

Ginette

J'suis devenue membre du bureau de direction le 8 mars 2004. La journée de la femme.

Fait que je leur dis, moi, je veux être s'ul bureau de direction. Pourquoi ? Ben j'ai 5 enfants. Fait que j'étais sur le comité de parents pis je faisais des affaires pour les enfants.

Tu sais, je faisais jamais rien pour moi... Là, ça me tentait pour moi.

Puis là, je suis devenue présidente éventuellement. J'ai été la première femme. Maintenant, y a deux femmes sur le bureau de direction.

Jojo

C'est bon. C'est bon.

Ginette

Ouais. J'ai adoré l'expérience. C'est toute du monde qui vit la même chose que moi. Des fois quelqu'un arrivait qui disait : « Ah moi, j'ai tel problème ou telle affaire ».

Parce qu'on était dans le même métier, on se comprenait.

Solidarité

Ginette

Pis j'étais là quand que le feu a pris. C'est moi qui étais présidente de la fromagerie dans le temps. Ah, ça a été quelque chose. Rebâtir.

On visitait des fromageries. Moi, je connais pas ça. Moi, j'en mange du fromage. Moi, je tire des vaches, mais je fais pas de fromage. Puis, on allait visiter des fromageries avec le fromager qui était là. Ah, c'était intéressant. Ensuite, j'assistais aux rencontres de construction avec le plombier, l'électricien, l'architecte. Moi, dans la vraie vie, je bâtirais même pas une niche à chien, mais là...

Puis là, tu te promènes là-dedans, puis tu vois toute ça monter, bâtir. Là, à un moment donné, on avait deux décoratrices, puis elles disent : « Ah, ça serait beau avoir de la vieille planche de grange. »

Nous autres, on venait d'acheter une terre. Y avait une grange pis on allait la démolir. Fait que qu'on a donné les planches pour faire du décor à la nouvelle fromagerie.

La tôle, ça vient de chez nous aussi. Y a un petit peu de moi là-bas.

Louise

Ça été un gros événement quand la fromagerie a brûlé. Tout le monde en a parlé, même en ville, c'était une grosse affaire. Fait que pour vous autres, ça a dû être dur en tabarnouche.

Ginette

Ouin, mais le support qui a sorti de là...

Tsé, c'est dans la misère que tu connais tes amis. Tabarnouche, on en a des amis!

Louise

C'est vrai. Plus qu'on pense.

Ginette

Le support qui est sorti de là, c'était... Oui, c'était quelque chose.

Louise

C'est encore quelque chose. Moi, je me souviens, chaque fois que mon père visitait mon frère à Toronto, il fallait qui remplisse une commande de fromage. Il passait sur la 417, y arrêtaient à Saint-Albert ramasser le fromage, mettre ça dans le cooler, pis il repartait vers Toronto. On a été élevés dans le coin, on a été élevés avec ça. Puis mon frère qui est à Toronto est pas capable de trouver des *curds*, là, il capote, là. Il demande toujours à mon père d'en amener. Fait qu'y a comme toute une tradition... On suit ça, tu sais. On est fiers de nos industries. Surtout qu'y en a pas tant que ça. Y en a pas tant que ça des *homegrown* qui ont survécu à travers plein d'affaires autant que la fromagerie, mettons.

Ginette

La fromagerie à St-Albert, ça remonte à 1894

Avant ça, y avait des fromageries dans toutes les concessions.

Tout le monde allait mener leur lait avec le cheval pis le buggy, donc il faisait pas 100 miles, là. Ça prenait une fromagerie dans toutes les concessions... Je sais pas combien y en avait à St-Albert. Puis Kraft a fini par toutes les acheter.

Mais à St-Albert, au village, ils ont dit « Non, nous autres, on va la garder, notre fromagerie. » Ils se sont mis ensemble...

Jojo

C'est du monde fait fort.

Avant les camions, avec les chevaux, mon père m'a dit qu'où ce qui restait, y avait un pont pis y avait une coulée. Aujourd'hui, tu passes sur un pont, c'est droit. Mais dans c'temps-là, l'eau montait au printemps puis t'étais obligé de prendre le chemin de l'autre côté. Ça t'allongeait puis fallait que tu montes des côtes assez hautes pis à pic, puis fallait faire ben attention pour pas que les cannes revirent sur le côté. Ça prenait tous les voisins sur le chemin pour être capable d'aller au bout de l'autre rue parce que c'est là que le truck l'attendait. Ils faisaient ça tant et aussi longtemps que l'eau baissait pas.

Fallait qu'y se lèvent de bonne heure parce que le truck était là à 8h. Pis lui, ça lui en prenait une demi-heure de plus pour se rendre parce qu'il fallait qu'y fasse le tour pour arriver à temps. Pis y avait pas déjeuné, tsé, comme câline!

Y en ont eu de la misère, là.

La vie dure et la débrouillardise

Stéphanie s'avance, lit une lettre¹ qu'elle vient d'écrire.

Stéphanie

(Lisant)

Hearst, le 12 février 1928.

Cher Arthur,

Chaque jour, quand les enfants reviennent de l'école, j'ai toujours espérance qu'ils vont me rapporter une lettre nous donnant de tes nouvelles, car depuis que tu es parti, tu n'as pas donné signe de vie.

Il fait tellement froid cet hiver que le tuyau de la pompe à l'eau est gelé depuis janvier, aussi bien à la maison qu'à l'étable. Je dois donc faire fondre la neige et transporter l'eau pour les bêtes à cornes et pour la bouette des cochons. Tu sais comment ça en prend de la neige pour produire une chaudière d'eau et combien on en dépense dans une journée avec cinq enfants! Je pense qu'il faut y passer pour le savoir!

L'autre jour, le petit Adrien, s'est gelé la figure. Il avait oublié sa crémone à l'école. Il est arrivé la face toute enflée, pleines de cloches d'eau. Des grosses cloches lui pendaient en bas de ses oreilles! C'était pas beau à voir et ça lui faisait très mal. J'en ai pleuré. Simone, elle gèle tout rond, même avec ses deux paires de culottes à grand-manches en gros coton ouaté qui couvrent même pas les genoux, ses trois paires de bas et autant de mitaines que je lui ai tricotées en belle laine d'habitants. Ah! Si seulement les filles pouvaient porter des culottes d'étoffe comme les garçons! Je me meurs d'inquiétude durant l'heure qu'ils marchent leurs trois milles matin et soir, en grande partie à la noirceur encore de ce temps-ci, les jours sont si courts. C'est si loin et ils sont si jeunes.... six ans et sept ans!

Aujourd'hui, moi, j'ai les bleus et je m'ennuie. J'ai beau prendre mon courage à deux mains. C'est plus fort que moi, je trouve ça dur...

Ah! J'oubliais de te dire que notre p'tit Paul a commencé à dire « papa ». Tu le reconnaitras pas. Il a tellement changé, puis il est bien fin. Il te ressemble.

Ta femme et tes enfants qui ont bien hâte de te voir.

Je t'aime et je t'embrasse,

Stéphanie.

Stéphanie rejoint Rosalba et Gertrude derrière le cercle.

¹ Cette lettre est un document authentique et historique.

La modernisation

Ginette

C'était autre chose. En fait, aujourd'hui, c'est beaucoup plus mécanisé. Est-ce que c'est mieux, est-ce que c'est pire? C'est différent.

Jojo

C'est différent. Mais moi, je trouve que c'est mieux, la modernisation.

Asteur, un cultivateur, il peut pas s'acheter une ferme pour avoir rien que 50 vaches. Faut que t'aies 100, 150 et plus de vaches. Avec un robot.

Mais aujourd'hui, acheter une ferme, une petite ferme, ça serait difficile. Parce que ça coûte tellement cher.

Ginette

Quelqu'un peut pas acheter une ferme. Impossible. Pas juste comme ça. Non. Pas quelqu'un qui part de zéro, là. Nous, on a acheté, il y a 6 ans, on a acheté une ferme ici dans la concession.

Jojo

Pour avoir plus de terrain?

Ginette

On a acheté une deuxième étable. Celle-là, y a des robots de traite.

C'est à 2 miles d'icitte. C'est notre fils qui reste là.

L'autre ferme à côté, c'est notre autre fils qui est là. C'est là qu'on garde les petits veaux de 10 jours à 6 mois. On les a ici pendant 10 jours, pis ensuite ils s'en vont là-bas.

Jojo

Donc là, ils revoient plus leur maman. La maman reste sur la grosse ferme pis les petits veaux s'en vont à la nouvelle.

Ginette

Ouin, mais, c'est pas si pire, tu sais, les vaches ont pas toutes le sens maternel... Souvent, le petit veau, y est mieux sans sa mère. Comme moi, je me souviens quand on était jeunes, y amenait le veau pour qu'il boive après la vache. Hé, la vache, a te l'*kickait*, il devait avoir des commotions cérébrales ce veau-là, certain.

Ça arrive qu'une vache, si tu laisses le veau dans le fond, elle va lui marcher sur le corps. Oui, oui! Ça arrive pas souvent, mais ça arrive. Non, icitte, aussitôt que le veau est né, y est enlevé, ils z'y donnent le biberon, tout est mesuré, y a un protocole.

Fait qu'on va chercher les vaches, pis on les amène à la salle.

L'autre ferme qu'on a achetée, c'est des robots. Fait que les vaches vont se faire traire quand ça leur tente. Puis elles vont en moyenne 3.7 fois par jour.

Joanne :

3.7!

Ginette :

Ben oui, mais les rapports, ça dit toute!

Joanne :

C'est ben parfait, ça.

Ginette :

Ah pis, faut que j'te conte ça! À un moment donné, mon amie Nicole vient me visiter avec son petit-fils qui avait 6,7 ans. Puis là, tu le vois qui se promène dans l'étable, pis y a pas l'air content. Moi, j'me dis : « Peut-être que ça lui tentait pas, lui, de venir voir des vaches ».

Finalement, il va voir Nicole. Il dit : « Grand-maman, tu m'as dit qu'on allait voir des robots, puis y en a pas! » Il pensait qu'on avait des robots, tu sais.

Jojo

Ah oui, comme des bonhommes!

Des scènes vont s'insérer ici dans la prochaine version.

De la grippe espagnole à la Covid

Jojo :

Y a des abeilles qui passaient pas l'hiver.

Ça arrivait qu'au printemps, tout était décédé, à cause de... les raisons, c'est difficile à savoir parce qu'on leur avait acheté des gros manteaux de fourrure, un genre de... on dit ça, des manteaux de fourrure, mais c'est un genre d'insulation avec un gros plastique qu'on a payé cher, qu'on recouvrait toute la ruche avec ça pour que les abeilles soient bien. Puis on leur laissait des petits trous à gauche puis à droite pour qu'il y ait une circulation d'air durant l'hiver. Mais ça arrivait que, des fois, malheureusement, ça mourrait pareil.

Des fois, c'est une maladie. Il suffit juste qu'y ait une maladie dans la ruche. Et pourtant, à l'automne, on leur mettait un genre de *slab* en papier, pis là-dessus, y avait une sorte d'insecticide parce que souvent les abeilles peuvent attraper des petites puces, des puces à abeilles. Et puis si elles apportent ça dans la ruche, les puces, elles sucent le sang de l'abeille et là, l'abeille va mourir. Donc en mettant ces petites *slabs* de carton à gauche puis à droite dans la ruche, eh bien, la senteur va aller dans la ruche pour tuer les puces s'il y a des abeilles qui ont des petites puces après elle.

Mais des fois, ça mourrait pareil.

Gertrude s'avance avec Marie, sa fille.

Gertrude

Les maladies, on peut pas les empêcher. Moi, je voulais guérir les gens. De toutes les manières possibles. Souvent juste avec du gros bon sens.

J'ai étudié avec les sœurs au début des années 1940 pour apprendre mon métier. J'ai appris le savoir scientifique. Mais les femmes avaient un autre savoir qu'elles se passaient de génération en génération. Moi, je l'ai appris de ma mère, de mes tantes. Je voulais marier les remèdes naturels à la médecine.

Marie

De nos jours, les remèdes naturels, c'est marketé pis ça coûte une fortune.

Gertrude

Parce que les gens ont oublié ce savoir-là. Fait qu'ils payent le gros prix pour l'avoir.

C'est un savoir écrit dans une mémoire collective. Imagine tous les savoirs dans les recettes de nos grands-mères, dans les remèdes, dans la débrouillardise pour rien perdre.

On mettait des légumes dans une saumure, pis ils se conservaient indéfiniment. Pis les légumes fermentés en saumure, ça multiplie les vitamines que le légume contient, la vitamine C, surtout. Regarde la choucroute, par exemple. Les marins allemands attrapaient jamais le scorbut. Pourquoi? Parce que les cales de leurs navires étaient remplies de barils de choucroute.

Maintenant, on laisse notre destinée dans les mains des compagnies alimentaires avec leurs produits chimiques qui, dans certains cas, donnent le cancer.

J'ai connu des femmes qui inventaient des remèdes pour tout soigner. Elles soignaient le mal de gorge avec de l'iode ou du vinaigre chaud sur une flanelle.

Une autre femme avait un savoir de ramancheuse. Elle a remplacé la jambe cassée d'un garçon. Y est pas resté infirme. Elle a sauvé de la mort deux bébés qui avaient une pneumonie. Pour ça, elle a utilisé de l'huile électrique chaude avec des oignons tranchés dans des sacs de flanelle chauds.

Ces femmes-là m'ont tellement inspirée.

Elles faisaient elles-mêmes leurs médicaments. L'été, elles cueillaient de l'herbe à dinde pour faire une tisane pour faire baisser la fièvre ou soulager le rhumatisme. Elles cueillaient aussi de la belle angélique qu'elles utilisaient pour soigner les crampes des bébés.

Stéphanie rejoint Gertrude.

Stéphanie

À Hearst, y avait pas de médecin, mais y avait des vieilles qui soignaient avec toutes sortes de remèdes qu'elles faisaient.

Une fois, j'ai eu une infection à un doigt, j'avais tellement mal, je faisais rien que brailler. Une vieille est venue, elle m'a soignée, puis elle m'a guérie. J'ai juste perdu l'ongle. J'ai entendu parler d'une autre femme qui a eu la même infection que moi, puis le docteur lui a coupé le doigt.

Gertrude

Y avait tellement de remèdes qu'on utilisait que les médecins comprenaient pas.

Marie

T'es rebelle, maman, mais c'est beau.

Gertrude

Pas rebelle! On faisait ce qu'il fallait faire! L'écorce d'épinette rouge servait à laver pis guérir les plaies. On utilisait le soufre pis le saindoux pour les plaies coulantes.

Rosalba rejoint Gertrude et Stéphanie.

Rosalba

J'ai eu tous mes enfants à maison. Mes jumeaux étaient tellement petits que la sage-femme avait ouvert la porte du poêle, puis elle les avait mis sur la porte du poêle pour qu'ils aient assez chaud.

Gertrude

Oui, c'est ça qu'elles faisaient.

Rosalba

Un médecin qui vient t'accoucher, ça existait pas. En milieu rural, t'avais pas le temps de te rendre à l'hôpital ou quoi que ce soit.

Stéphanie

À Hearst, dans mon temps, c'était impensable.

Gertrude

D'habitude, la tradition, en tout cas des Franco-Ontariennes, c'était qu'il y avait une sage-femme. Elle était là du début à la fin. Puis, on a perdu ça depuis que les sage-femmes ont dû avoir un certain standard d'éducation.

Les sage-femmes accouchaient les mères et surveillaient pendant 40 jours leur montée de lait. Elles pouvaient soigner les abcès au sein ou les hémorragies, toujours avec des médicaments qu'elles faisaient.

Pis on m'a raconté que, des fois, pendant la grippe espagnole, on les appelait, pis elles y allaient. Souvent, toute la famille était au lit, alors elles faisaient tout. Elles préparaient les repas, le ménage, en oubliant qu'elles pouvaient elles-mêmes tomber malades.

Parmi les scènes à venir

Madame à monsieur

Scène à venir sur les femmes qui perdaient leur identité en se mariant, en devenant Madame Prénom et Nom du mari.

Le curé dans la chambre à coucher

Les non-dits

Les mères qui avaient perdu des enfants ou fait des fausses couches. Témoignages recueillis sur un deuil dont elles ne parlaient jamais.

Les batailles jamais finies

À partir du Règlement 17, la lutte pour le français.

Autre bataille jamais gagnée, celle des droits de la femme.

Des combats qui exigent une vigilance de tous les instants.